

Mai : L'anniversaire des « événements »

Le 13 mai 1968, un immense cortège populaire défilait dans Paris, et des milliers de gens manifestaient contre le pouvoir gaulliste. Ce qu'on a appelé « les événements de mai », ou plus brièvement « les événements », venaient de commencer aux yeux du monde, avec la terrible nuit du 10 au 11, durant laquelle l'émeute fit rage au Quartier Latin, suivie d'une répression violente. Bientôt, huit millions de salariés seraient en grève.

Ces événements ont donné lieu depuis à une abondante littérature. Plusieurs dizaines de livres leur ont été consacrés. Bien des analyses restent cependant incomplètes et l'histoire de mai 1968 est d'autant plus difficile à écrire qu'elle met en scène non pas quelques centaines d'individus, comme dans la politique de tous les jours, mais de larges masses humaines soudain projetées en pleine action.

Pour les uns, mai est l'aube de la révolution dans la société industrielle, la révolte de la société industrielle, de la jeunesse, une magnifique promesse annonciatrice de craquements décisifs. Pour une bourgeoisie apeurée, ce fut un mauvais rêve, un cauchemar que certains, comme le très conservateur Raymond Aron, a voulu réduire après coup aux proportions d'un gigantesque monôme, la France s'étant mise « en récréation », comme ils le dirent une fois l'orage passé. C'est la thèse des adversaires ; celle des possédants traînant derrière eux une cohorte de petits bourgeois apeurés, dés que des voitures furent détruites et les services publics paralysés par les grèves.

Et s'il est vrai que toute vague a son écume, s'il est vrai que l'ultra-gauche divise au lieu de rassembler, il faut reconnaître que ce vaste mouvement a fait trembler le capitalisme sur ses bases. Cela ne veut pas dire pour autant que la gauche doive s'abandonner à un romantisme échoué.

Les événements de mai répondent à des questions ; mais ils en posent aussi. Ils démontrent une fois de plus que l'irruption des masses sur la scène publique est toujours possible et qu'elle pourrait transformer la société. C'est par contre une illusion romanesque que d'imaginer que quelques dizaines de milliers d'étudiants peuvent, à eux seuls, réaliser et même entraîner cette mutation. Non seulement le mouvement étudiant, malgré l'explosion universitaire, ne peut rien de décisif à lui seul hors de l'Uni-

versité ; mais encore, à un certain stade, il peut susciter une réaction de type fasciste au sein de la masse petite bourgeoise.

Par contre, si l'ensemble du mouvement ouvrier, ou plus exactement l'ensemble des travailleurs (c'est-à-dire la masse salariale, les trois quarts de la population active), entrant également en lice, sait mettre en avant des objectifs précis, alors une transformation radicale devient possible.

Cette condition ne fut que partiellement remplie en mai 68. Bien qu'il y ait eu 8 millions de grévistes, le mouvement ne tarda pas à « tourner en rond », puis à « pourrir ». En maints endroits, il fut la proie d'éléments douteux, agissant sur l'ordre d'intérêts obscurs et vraisemblablement contradictoires.

Il reste qu'il faut bien distinguer entre deux périodes dans les événements de mai. Durant la première, les étudiants et les grévistes ont pour eux la sympathie de larges masses populaires. Le pouvoir gaulliste est affolé ; un tribunal refuse de trancher la question de savoir si les usines appartiennent aux patrons ou aux ouvriers. Au sein de la majorité, des voix s'élèvent pour estimer qu'on n'en sortira que par le départ de de Gaulle. Avec la conclusion des Accords de Grenelle, le prix que paie le patronat, les dirigeants syndicaux se voient pourvus des moyens de convaincre les grévistes que quelque chose d'assez solide a été obtenu. A ce stade, c'est le repli du mouvement, et il est tout à fait clair que dans les jours qui précèdent le « discours-choc » du Général, toute insurrection ouverte déboucherait sur la guerre civile, avec l'intervention des forces armées aux côtés de la police.

La question demeure cependant posée de savoir si, durant la première période et à condition d'avancer des objectifs précis, les dirigeants de la gauche n'auraient pas pu faire triompher le mouvement sans déclencher la guerre civile, c'est-à-dire en utilisant uniquement la pression populaire et la paralysie de la vie nationale, en dirigeant le mouvement au lieu de le suivre. La discussion reste ouverte sur ce point ; les prochaines élections présidentielles nous diront peut-être si, en définitive, la gauche française, (hormis le fait que de Gaulle est parti) a fait un pas en avant ou non.

E. M.

Franco y el estado de excepción

En la primera proclama del general Franco a los españoles, cuando se sublevó en Canarias contra el Gobierno legítimo de la República, decía lo siguiente :

« Los estados de excepción y alarma sólo sirven para amordazar al pueblo y que España ignore lo que sucede fuera de las puertas de sus villas y ciudades, así como para encarcelar a los

pretendidos adversarios políticos. » Francisco Franco, Comandante General de Canarias, Santa Cruz de Tenerife, a las cinco horas del día 18 de julio de 1936.

De ahí la propensión de Franco para aplicar el estado de excepción a los españoles, a tal punto, que de esa definición ha hecho regla permanente de su régimen.

El Socialismo, la República y la Monarquía

El « Nuevo Diario » ha publicado una información a cuatro columnas sobre un acto falangista celebrado en la residencia José Antonio, en Navacerrada. Participaban los alcaldes, jefes y mandos del Movimiento, entre ellas el pintoresco Emilio Romero, quien abogó por un pluralismo arrancado de las entrañas del Movimiento Nacional, lo cual supone el mismo perro con un collar tintineante de cascabeles. « Los falangistas tenemos en nuestras manos la mejor oportunidad histórica. El ideario falangista no necesita justificación ni hay que someterlo al recuento de votos, sino que se acepta o no, y quien no lo acepte se le rechaza por traidor a España. » Así habló el jefe Hurtado Sáiz, en el mejor estilo hitleriano, respondiendo a la solicitud de que frente a los enemigos no quedaba otro medio que emplear la represión, no ya la legalmente establecida y la de la Guardia de Franco, sino además preparar un grupo de pistoleros en cada pueblo, a las órdenes del jefe local, que estaría encargado de castigar a los demócratas, liberales y republicanos que se saliesen de la raya. « En las ciudades es difícil conocer a nuestros enemigos, todo lo contrario que en los pueblos, donde es fácil saber cómo piensa cada vecino. » « Los falangistas lo damos todo a cambio de nada, pero que no nos hablen de democracia ni de libertad, porque entendemos la libertad del hombre desde una perspectiva espiritualista. Frente a la Reforma actual, nosotros continuaremos como quiere Franco. »

Nos hemos permitido subrayar unas frases que explican la metodología, si se nos concede llamarla así, de la dictadura franquista. Por si había alguna duda, ahí queda otra prueba del absolutismo triunfalista, que niega un mendrugo de pan a quienes están hambrientos de libertad y de progreso social. Esto me recuerda una descripción de Carlos Marx en « El Capital » : « Ahogada en sangre la Comuna de París, la reacción reunió bajo la misma bandera a todas las fracciones de la clase gobernante, terratenientes y capitalistas, lobos de la Bolsa y ratas de tienda, clericales y librepensadores, jóvenes rameras y viejas monjas, y su grito de guerra fue : salvemos la caja, la propiedad, la religión, la familia y la sociedad y declaremos criminal a la clase obrera, poniéndola fuera de la ley por sospechosa. » A tenor de esta cita, es factible comprobar que la historia se repite y que los defensores del orden excluyente tienen siempre la misma repugnante faz, por muchos cosméticos que se apliquen. Originariamente la Falange, como fuerza encargada de la represión contra los trabajadores, se manifiesta cual un personaje tarado patológicamente, sediento de víctimas y de triunfos. Por supuesto que hacemos abstracción de los falangistas que combinaron el ideal con el honor, separándose del franquismo cuando descubrieron que se habían equivocado y que la dictadura no era otra cosa que el conglomerado reaccionario descrito por Marx.

Que Emilio Romero, Ortí Bordás o Cantarero del Castillo especulen con la posibilidad de un socialismo falangista es lo mismo que rascar el vientre de un hipó-

pótamo con la esperanza de obtener pepitas de oro. Es un absurdo, y como tal hay que considerar cualquier lucubración de los oscuros arcángeles de la Secretaría General del Movimiento. Ellos pretenden negarlo, pero lo cierto es que la Falange controla la vida política española, que está en el poder desde 1939 y que las fortunas más escandalosas son precisamente las que al conjuero del poder han levantado Girón, Fernández Cuesta, Arrese y Solís, opulentos representantes del capitalismo falangista. Ellos

Por Rocha Alba

están introducidos en los Consejos de administración de los Bancos, de las compañías industriales, de las inmobiliarias y de las empresas agrícolas. Para los trabajadores, para los demócratas, la filiación política del beneficiario no altera el significado real de los lobos de la manada franquista. Es igual que se llame Girón que Martín Artajo o Blas Piñar, que sea falangista o de la democracia cristiana colgada de la dictadura. Son los vampiros de la política, son los que impiden la problemática confraternización entre los españoles. Porque no habrá jamás entendimiento nacional sin democracia y libertad. Esta es la base esencial para cualquier intento de concordia, plataforma previa a la constitución del Estado de todos los españoles.

Aunque la petición represiva particular por parte de la Falan-

ge fue rechazada por redundante, el hecho parece positivo de lo que se cuece en los ambientes triunfalistas. En tanto que Solís, el gran adulador, que ha sido ignorado y despreciado por los socialistas alemanes en su reciente viaje a la República Federal, detalle que él ha silenciado cobardemente, ha corrido al coto pesquero del Narcea, en Asturias, para contar sus temores al invitado Caudillo y para suplicarle que continúe concediéndole el poder sobre los Sindicatos, el deporte, el asociacionismo y el trabajo, otros camaleones se han permitido hablar de socialismo y de monarquía. Nos parece deleznable que un intelectual que se dice « socialista », en el supuesto de que no padezca cretinismo lateral, o sea, que se halle en el claroscuro, entre la insania y la lucidez, prepare el sepulcro de la forma republicana española, « pues la República es una quimera », y sostenga que la única solución es acatar a don Juan de Borbón como rey. Obsérvese la sospechosa coincidencia con los criterios oficiales de la Unión Soviética y del marqués de Luca de Tena. Este aristócrata acaba de repetir que la monarquía de don Juan será obra exclusiva de Franco, sin cuya colaboración no podrá restaurarse jamás. Semejante idea no es compartida por ciertos grupos falangistas, como los de Cantarero del Castillo y la Falange Española Sindicalista, que se dedican a pegar pasquines contra los reyes y banqueros y pide que la Falange pase a la oposición. ¿ Qué oposición ? ¿ En qué sindi-

(Pasa a la pág. 8.)

Las crisis

Las crisis económicas, ahora bautizadas o disfrazadas de « recesiones » —retrocesos, decrecimientos, regresiones, disminuciones, etc., en castellano—, son inevitables en régimen capitalista, según aprecian los marxistas, originadas por la contradicción fundamental que hay en él al producir socialmente, teniendo, por el contrario, una apropiación privada.

Marx veía en las crisis la manifestación del choque entre las fuerzas productivas y las condiciones capitalistas de producción opuestas a ellas y derivaba las crisis de la anterior contradicción fundamental. En los anteriores res regímenes simples de mer-

Por César Barona

cancías se operaba también la apropiación privada, pero en ellos los productos iban al productor de las mercancías ; en cambio, bajo el capitalismo, el propietario de los medios de trabajo se apropia de artículos fruto del trabajo ajeno.

El régimen capitalista produce mercancías, es decir, se produce para vender en el mercado, obteniendo una ganancia, no con arreglo a las necesidades de los consumidores. Al producirse una crisis bajan los precios por haber sido fabricada una cantidad excesiva de mercancías, no excesiva con relación a las necesidades sociales. No quiere esto

decir que la sociedad esté saciada. Contrariamente, coinciden los períodos de crisis con una falta de mercancías sentida por las gentes. Se trata de un exceso puramente relativo de mercancías, en proporción a las peticiones del mercado, en proporción al poder adquisitivo del mismo. El retroceso de los precios de los artículos responde a una superproducción. Las crisis capitalistas son crisis de superproducción con relación a la demanda del mercado, no con relación a las necesidades de la sociedad.

Estas crisis ponen al descubierto la limitación del régimen de producción burgués ; las condiciones de producción capitalista son ya demasiado estrechas para dar cabida libre y se han convertido en trabas para el desarrollo de las fuerzas productivas. Las crisis son provocadas por diversas causas, entre ellas, la desproporción existente en este régimen en las ramas productoras industriales. La producción total capitalista se descompone en dos partes : producción de medios productivos y producción de artículos de consumo. El primero de los grupos fabrica hierro, acero, maquinaria y otros medios de producción ; el segundo produce artículos de vestir, víveres y otros artículos de consumo. Ambos grupos forman una unidad y no pueden existir el uno

(Pasa a la pág. 2.)

Comme on devient fasciste

... Et qui cependant retrouvent spontanément les cris antifascistes des manifestants du Front populaire, comme si le mot avait pris pour longtemps encore une signification définitive, celle de caractériser toute tentative totalitaire.

Avec le recul du temps, nous savons mieux maintenant que le fascisme est un des apports spécifiques d'une période déterminée. Qu'il est un contenu universel dans le temps et dans l'espace n'est pas douteux, dans la mesure où il utilise les méthodes les plus autoritaires et les plus violentes et où sa forme de gouvernement est la dictature la plus oppressive et la plus totale. Mais pouvons-nous sérieusement qualifier de « fascistes » d'autres périodes autoritaires de l'histoire du monde ? Et peut-on confondre, autrement que par une déplorable facilité de vocabulaire, la dictature hitlérienne à la dictature stalinienne, malgré des méthodes strictement identiques ? Cela reviendrait, par exemple, à considérer que le blanc de la feuille de papier sur laquelle j'écris est l'unique moyen de la définir et qu'en conséquence il n'existe pas de différence entre un papier blanc et un tissu blanc.

Si le fascisme est bien un moment de la violence qui s'est emparée du monde, il a sa propre originalité. Un philosophe et historien allemand de quarante-cinq ans, Ernst Nolte, a publié une étude qui vient d'être traduite en français et dont l'intérêt tient justement dans le fait que cette originalité est soulignée à son exacte mesure (1).

Pour l'auteur, le fascisme, qui faillit, ne l'oublions jamais, l'emporter dans toute l'Europe, est une des grandes mystifications de l'histoire. Je ne suis pas loin de partager ce point de vue, si l'on s'en tient à l'essentiel et non aux particularismes nationaux. Dans une société malade de sa propre expansion, le fascisme est apparu à des millions d'hommes comme une solution possible. En face de la civilisation industrielle créatrice de désordre — conflits de classes et guerres — il semblait apporter la tranquillité à laquelle aspiraient aussi bien ceux que la nouvelle société lésait — les classes moyennes en voie de prolétariat et la classe ouvrière — que d'autres à qui cette société profitait sous réserve qu'elle ne sombre pas dans l'anarchie — les capitalistes. Le fascisme devient ainsi la coalition la plus contradictoire de toutes les inquiétudes.

Il lui fallait bien entendu des supports immédiats. Le nationalisme exaspéré, les crises économiques, le sentiment racial en constituèrent quelques-uns. Mais prenons bien garde, par exemple, au sujet du racisme, de ne pas confondre l'influence finalement prise par l'Allemagne hitlérienne, compte tenu de sa propre puissance, avec l'ensemble du fascisme qui chez les Italiens ou chez les Hongrois ne prit que sous l'influence allemande des aspects antisémites. Ne croyons pas non plus que toute réaction nationaliste colle très exactement au fascisme : dans les rangs des rebelles contre la République espagnole, il n'y eut d'authentiquement fasciste que la Phalange, les autres soutiens de Franco étant des réactionnaires classiques, capable d'écraser dans le sang les « rouges » avec la même désinvolture que la réaction française avait écrasé la Commune de 1871.

Né d'une contradiction dans son contenu social, le fascisme en subira en permanence les conséquences, auxquelles s'ajouteront d'ailleurs celles qui résulteront et de la prise du pouvoir et de l'hégémonie hitlérienne. Il abusera beaucoup de gens, parce qu'on pouvait à certain moment y trouver, comme dans l'auberge espagnole, ce qu'on y apportait. Il puisa donc des hommes aussi bien dans les rangs de la gauche que dans ceux de la droite. Peut-on oublier que le fascisme italien eut comme fondateur un socialiste et rallia à lui des

socialistes, des communistes et des syndicalistes ?

Enfin la politique fasciste fut toujours un mélange de programmes économiques et sociaux parfaitement antagonistes pour contenter à la fois les possédants et les exploités qui se retrouvaient dans les rangs des partis fascistes. Que l'influence du grand capital ait finalement été dominante ne fait pas de doute, la classe ouvrière s'étant placée dans la situation du pot de terre en face du pot de fer lorsqu'elle se laissait, comme en Allemagne, prendre aux avantages apparents du fascisme.

J'ajouterai, personnellement, que nous aurions tort de croire disparue une des pièces constitutives de la mentalité fasciste, le refus de la raison en tant que faculté maîtresse de l'homme. Le goût de l'irrationnel qui se développe dans des milieux très éloignés du fascisme porte en lui le petit germe qui déjà il y a cinquante ans entraîna l'humanité vers la pire aventure. Maître de l'univers peut-être, mais pas maître de soi-même, tel est le destin qui risque de nous être réservé.

Avec le journaliste italien Dino Biondi est méticuleusement démonté ce que les communistes appellent pudiquement « le culte de la personnalité » au travers du cas de Mussolini (2). L'auteur, qui appartient à la même génération que Nolte, a donc, comme son collègue allemand, connu le fascisme alors qu'il était encore un adolescent. Les deux hommes apportent la preuve réconfortante que les jeunesse formées par les régimes totalitaires n'ont pas été marquées au point qu'il était possible de le craindre. Il ne faut jamais désespérer de l'homme.

Si le sang n'avait pas tant coulé, je recommanderais le livre de D. Biondi comme un des plus bouffons. En accumulant une abondante documentation et par

un choix judicieux de citations, l'auteur montre non seulement la détérioration d'un homme par le pouvoir idolâtré mais encore la détérioration d'un peuple par l'idolâtrie qu'il porte au chef. Les comédies de Shakespeare donnent parfois une idée de ce que cela signifie avec le recul du temps.

Je ne résiste pas à l'envie de conclure par une citation. Il s'agit de l'extrait d'un article du jeune directeur de la Rivoluzione Nazionale, Gobetti, qui écrivait peu de temps après la prise du pouvoir par Mussolini : « Le mussolinisme est donc un phénomène bien plus grave que le fascisme lui-même, parce qu'il maintient dans le peuple les attitudes courtoises, l'atténuation du sens de la responsabilité, l'habitude d'attendre du chef du dominateur, du « deus ex machina » son propre salut ».

Sans faire de comparaison déplacée, ne me dites pas que cette phrase manque d'actualité dans la France référendaire d'avril 1969...

Georges FRAMERIES.

(1) Ernst Nolte — Les mouvements fascistes (L'Europe de 1919 à 1945) — traduit de l'allemand par Rémi Laureillard — Calmann-Lévy — Collection Les Grandes Vagues révolutionnaires — 361 pages.

(2) Dino Biondi — Viva Il Duce ! (Comment se fait un dictateur) — traduit de l'italien par Anne et Claude Manceron — Robert Laffont — Collection L'Histoire que nous vivons — 351 p.

« El progreso de las ideas depende mucho de las condiciones sociales, pero también de saber propagarlas y de la forma en que la propaganda se haga. »

Pablo IGLESIAS

Le général ORANDO, l'homme fort de la Bolivie

Trois semaines après la mort, dans des circonstances apparemment accidentelles, du général René Barrientos Ortuño, président de la République de Bolivie, la situation demeure particulièrement tendue à La Paz et dans les principales villes de cet Etat de l'Amérique latine.

Les observateurs politiques se demandent même, dans l'état actuel des choses, si M. Luis Adolfo Silas Salinas, ancien vice-président, qui a été appelé à succéder au général Barrientos, parviendra à garder le pouvoir durant les quinze mois de présidence intérimaire qu'il a à assurer avant les élections pour le renouvellement du chef de l'Etat.

En effet, le jour-même des funérailles du président Barrientos, son successeur était confronté avec de profondes difficultés soulevées par la pression paysanne. Des dizaines de milliers de paysans, dans tous les coins du pays, ne réclamaient-ils pas, en posant un véritable ultimatum, l'effacement de M. Silas Salinas, au bénéfice du général Ovando Candia, ancien co-président de la junte militaire de M. Paz Estenssoro en novembre 64 ?

Considéré comme le véritable « héritier » du général Barrientos par la masse paysanne, qui craint que le nouveau président « lié à l'oligarchie et aux seigneurs de l'étain » ne remette en cause la réforme agraire, le général Ovando est, maintenant, pratiquement, et bien qu'ils s'en défende, le maître du pays.

Avec l'appui de la puissante confédération des paysans, avec le concours de l'armée, qui lui apporte un soutien inconditionnel, le général Ovando a pu garantir le maintien de la légalité depuis trois semaines en Bolivie et accrédié les déclarations de M. Silas Salinas qui affirmait :

— Je n'accepterai aucune pression d'où qu'elle vienne.

Mais n'en a pas moins formé un nouveau gouvernement avec la justification d'hommes politiques et de militaires dont le choix avait été préalablement admis par le chef de l'armée.

Selon toute vraisemblance, et pour autant qu'aucun événement majeur ne vienne modifier le cours de la législature actuelle, le général Ovando, patientera jusqu'à l'année prochaine pour poser alors officiellement sa candidature à la présidence.

Ce n'est pas M. Silas Salinas, leader du parti social-démocrate bolivien, un parti orienté nettement à droite, malgré les apparences de son appellation — qui pourrait sérieusement contrecarrer les projets de l'ambitieux général.

Ce n'est pas non plus, semble-t-il, M. Juan Lechin, ancien vice-président de M. Paz Estenssoro et ancien leader de la puissante fédération des mineurs de l'étain.

M. Lechin, qui s'était opposé avec énergie au gouvernement Estenssoro et qui avait engagé des mouvements sociaux qui devaient entraîner en 1964, une répression sanglante dans les mi-

En Holanda Interesante cursillo de capacitación sindical

El pasado día 13 de abril finalizó el curso de capacitación para obreros españoles sindicados en Holanda, que durante cuatro fines de semana ha tenido lugar en la residencia sindical Evert Kuperstoord, en Amersfoort, patrocinado por la N.V.V. (Confederación de Trabajadores Neerlandeses) y dirigido por la « Fundación Henri Polak » y la Sección de la U.G.T. de Holanda.

Participaron en el curso un grupo de más de veinticinco obreros, con asistencia también de las mujeres de algunos cursillistas, y a pesar del trabajo intenso a que fueron sometidos, la asistencia fue continua y el interés creciente. Todo lo cual ha producido una agradable impresión a los dirigentes y al Sindicato holandés, despertando en ellos un sentido de responsabilidad con respecto a los trabajadores españoles, tan abandonados a su propia suerte, y el ideal de solidaridad internacional, relegado muchas veces,

por desgracia, a un término excesivamente secundario.

Abrió oficialmente el curso el compañero A. Kloss, presidente de la N.V.V., nombrado hace pocos días, a su vez, presidente de la Federación de los Sindicatos Libres de la Comunidad Económica Europea. Dirigió a los cursillistas unas palabras en español, dándoles la bienvenida y expresando la satisfacción que sentía al ver, por fin, inaugurado este segundo curso para los obreros españoles. Recalcó que todo obrero sindicado, sea cual sea su nacionalidad, tiene en Holanda los mismos derechos, y que, por lo tanto, le asiste también el de recibir información y educación sindical, en pie de igualdad con los obreros holandeses. Creemos, añadió, que es muy importante que los obreros españoles, que no disfrutaban en su país de libertad sindical, tengan la oportunidad, ya que están (Pasa a la página 3.)

Las crisis

(Viene de la pág. 1.)

sin el otro. Pero, bajo las condiciones capitalistas, están superados y son independientes por efecto de la propiedad privada.

Una de las características del capitalismo es la disminución relativa del trabajo vivo aplicado en comparación con el trabajo muerto ; así lo revela el incremento progresivo del capital constante con relación al variable que es el que determina el volumen de los medios de vida de la clase obrera. El aumento de las ramas industriales creadoras de medios de producción, dejando postergadas a las que fabrican artículos de consumo

es una prueba de la superioridad conquistada en el capitalismo por el capital constante sobre el variable. La dependencia y los conflictos entre la producción y el consumo se acusan por el conflicto entre el trabajo y el capital y el desarrollo desigual de las diversas ramas industriales, dentro de la producción capitalista. La fabricación relativamente independiente de medios de producción, que se crean ellos mismos un mercado, dentro de ciertos límites, depende, en último lugar, de la producción de artículos de consumo, pues las máquinas no se fabrican para sí, sino para aumentar la fabricación de vestidos, víveres, etc.

Del mismo modo que la producción, bajo el capitalismo, tropieza con el consumo, que ha sobrepasado, el incremento demasiado rápido de los medios de producción acaba por determinar un fenómeno de superproducción que se manifiesta en la desproporción de las diferentes ramas industriales, desproporción que sólo una crisis puede cubrir. La contradicción entre el carácter social de la producción y la forma privada de apropiación se manifiesta, en el capitalismo, con el desarrollo de las ramas industriales dedicadas a fabricar medios de producción, sobrepasando a las que fabrican artículos para el consumo.

Otra de las causas originadoras de crisis económicas estriba en la escasez del consumo. Ya hemos dicho que en el régimen capitalista aumenta más deprisa el capital constante, lo destinado a máquinas, materias primas, edificios, etc., que el capital variable, lo empleado en salarios ; si a esto se añade la parte de plusvalía que el propietario consume y no capitaliza, resulta que la cantidad total dedicada al consumo es inferior a lo producido y puesto en venta. Esta escasez del consumo también es una causa de las crisis ; en definitiva, igualmente aquí se manifiesta la contradicción entre la forma social de producir y la apropiación privada.

Las crisis económicas traen aparejadas, desde el principio, unas conmociones del crédito y un alza del interés sobre el dinero prestado. Una de las manifestaciones de estas crisis se refleja en el terreno monetario por existir un plazo entre las ventas y las compras en el que juega el dinero y el crédito. Pero independientemente de estas circunstancias, pueden existir las crisis monetarias por no funcionar como está previsto el mecanismo que rige la circulación del dinero y del crédito.

P. J. SCHAEFFER.

ASÍ VA ESPAÑA

Soldados españoles comparsas de los ingleses

Confesamos que nos ha llamado extraordinariamente la atención el despacho que reproducimos de la agencia oficial Cifra: « Pamplona. — Dos mil soldados de la guarnición de Pamplona comenzarán mañana en la Sierra de Urbasa su trabajo como « extras » cinematográficos, contratados por la productora británica que rueda en tierras navarras muchos pasajes y exteriores de la película « Oliver Cromwell ». Las acciones más decisivas tendrán como escenario esta tierra de Urbasa. Según noticias oficiales, los soldados participantes percibirán por su trabajo 300 pesetas diarias, más otras cincuenta de las cincuenta de dietas de alimentación.

De esa información se deducen varias cosas que conviene señalar. El « convenio colectivo » establecido entre el ejército español y la productora británica, nos parece, dadas las circunstancias, ventajoso. Los soldados tienen más suerte que los trabajadores y han destrozado el tope de aumento del 5,9 por ciento sobre su soldada. ¡ Excelente operación ! Y la acometida contra el salario mínimo de 102 pesetas diarias ha sido tan victoriosa, que ha quedado establecida una cabeza de puente que no deben desaprovechar los obreros. Claro está, que ello partiendo del supuesto de que los soldados perciban realmente las 300 pesetas diarias y se beneficien de dietas de alimentación.

Sin embargo, pese a ese aspecto positivo, nos duele que los soldaditos españoles hagan de comparsas, y, todavía más, ¡ para los ingleses ! ¡ Cómo se van a refocilar los llanitos de Gibraltar ! Es cierto que el alquiler del ejército español es más barato que el del británico, aun teniendo en cuenta la depreciación de la libra esterlina ; pero los británicos no debieron hacernos nunca esa vejación. ¿ Alquilarían ellos se ejército para hacer en la Gran Bretaña una película española sobre Cadalso durante el sitio de Gibraltar, por ejemplo ? Y encima nos hacen servir a un personaje tan contradictorio como Cromwell, que combatió a los españoles, asesinó al rey Carlos I, desencadenó una guerra civil, proclamó la República y se erigió en dictador. ¡ Buena enseñanza para nuestros soldaditos !

El puesto de nuestros soldados está más indicado en ese desfile de la Victoria que se va a celebrar en toda España el 1 de junio. Comparsas por comparsas, aquí al menos lo serán de un general español que también desencadenó una guerra civil, combatió contra españoles, en vez de proclamar una República como Cromwell destruyó la que había, se ha erigido en dictador « por la Gracia de Dios » — cosa a la que no se atrevió el inglés — y si no decapitó a un rey, pues se conformó con traicionarlo, en cuanto a asesinar gentes dejó en mantillas a Cromwell. Esto es lo patriótico y no el servir a esos pérfidos ingleses, que no han sido capaces de darse un Caudillo como nosotros.

La situación social

ASTURIAS. — Las huelgas y las muertes por accidentes de trabajo siguen actualizando la situación social en las cuencas mineras asturianas. Estábamos tentados de decir que eso es ya lo normal, dado que ese estado de cosas se está convirtiendo en crónico y que tanto las empresas, principalmente Hunosa, y las autoridades se empeñan en no remediarlo. Termina la huelga en un pozo y comienza en otro ; reanudan los mineros el trabajo después de haber asistido a los funerales de un compañero muerto en accidente laboral, y paralizan un otro lugar por la misma causa. ¿ Qué pretende la burguesía y el Gobierno eternizando esa situación ? En estos momentos pasan de dos mil los mineros sancionados o en huelga. Mañana puede cambiar la cifra de parados en más o en menos, pero siempre habrá conflicto. El quebranto económico para las muy pocas economías de los obreros es enorme, y como las huelgas son ilegales, pero no los atropellos de la patronal, la lucha de los mineros por sus derechos constituye uno de los acontecimientos más admirables del movimiento obrero en estos tiempos.

Actualmente, los pozos afectados por las huelgas son los siguientes : Llamas, San Luis, Entrego, Carrio, San Mamés, Santa Eulalia, Garrido, Sotón, Venturo, María Luisa, Nicolsa, San Nicolás, Coto Musel y Baltasara. En el Pozo Garrido se produjo un nuevo accidente de trabajo que costó la vida a un minero ; en el Baltasara, otro accidente también se saldó con la muerte de un obrero. Mientras la Delegación Provincial de Trabajo se niega a revisar el salario de los picadores, el Consejo de Administración de Hunosa, empresa paraestatal, considera secreto el sueldo que cobran los dirigentes. A última hora nos enteramos que Hunosa ha cerrado como represalia, por tiempo indefinido, el pozo San Luis, dejando en paro a un millar de obreros.

De otra parte, en la empresa de vidrio Bohemia Española, S.A., de Gijón, los obreros reali-

zan el trabajo a bajo rendimiento en apoyo de sus reivindicaciones. La dirección ha conferenciado con una delegación de los obreros, ninguno de los cuales es representante del sindicato vertical.

PAMPLONA. — La lucha que han venido sosteniendo los trabajadores de Super Ser ha sido rentable para ellos. Su decisión y unidad ha roto la resistencia de la empresa y ha dejado en ridículo al Jurado de empresa. Como ya habíamos informado, los 850 trabajadores de la plantilla fueron despedidos. En conversaciones que sostuvo la dirección con el Jurado de empresa, y ante la negativa del personal a acceder a los cambalaches que la dirección proponía, ésta hizo algunas concesiones consistentes en que a cambio de readmitir a todos los obreros éstos deberían aceptar sanciones mínimas para diecinueve y la retención de un día de haber de todos los que hicieron huelga. El Jurado de empresa aceptó ; pero los obreros, reunidos en asamblea, rechazaron la maniobra. Por último, los trabajadores consiguieron que la empresa levantara todo tipo de sanciones, la readmisión de todo el personal, el abono de los salarios de la semana que ha durado el paro y la reanudación de las negociaciones para la actualización de las primas. Después de ese éxito conseguido por los obreros, se reanudó el trabajo normalmente.

De éxito puede calificarse también la acción emprendida por los trabajadores de la factoría de accesorios de automóviles Eaton Ibérica. Los trabajadores hicieron huelga en apoyo de una petición de aumento en mil pesetas mensuales sin distinción de categorías y de otras reivindicaciones, como reajuste de las normas y revisión de categorías. La dirección, como represalia, despidió a los seiscientos obreros. La firmeza de éstos y su unidad, alcanzó la readmisión de todos, un aumento salarial de ochocientas pesetas mensuales y la negociación sobre las otras reivindicaciones.

En solidaridad con los obreros de Super Ser, mientras mantenían su lucha, hubo huelgas parciales en Potasas de Navarra, en Comelsa y otras empresas. Ejemplar conducta de los trabajadores de Pamplona.

BARCELONA. — Los mil quinientos obreros de la plantilla de la Maquinista Terrestre y Marítima han roto las negociaciones con la empresa sobre el convenio colectivo. Solicitan un aumento salarial del 5,9 por ciento, desde primeros de enero, 44 horas de trabajo semanales, 21 días laborales de vacaciones al año y co-

El clima de agitación y terror que el Gobierno mantiene en el País Vasco para justificar duras medidas represivas contra una oposición particularmente activa, ha causado una nueva víctima, en circunstancias que demuestran cómo la fuerza pública tiene órdenes de proceder con precipitación y violencia. Según las primeras informaciones dadas por los servicios oficiales, el 15 de mayo la policía acudió al pueblecito alavés de Urabain para realizar diversas gestiones relacionadas con la actuación de elementos de la E.T.A. Los agentes de policía dieron el alto a un sospechoso, que les hizo frente, por lo que la policía disparó matándolo en el acto. Otra versión más completa, de las mismas fuentes, añade que la víctima era Segundo Urteaga Unzueta, de 55 años de edad, casado, con cuatro hijos. Los hechos sucedieron de esta manera : la policía se dirigía a inspeccionar una casa, cuando apareció Urteaga, a quien se le pidió su identidad. Al manifestar a la policía su necesidad de acudir a la iglesia rápidamente para tocar las campanas, un agente le acompañó. « Tras cumplir su propósito de una manera que se estimó como extraña por lo que se cree que tal vez al tocar las campanas diese determinación contra-seña, atacó con una navaja, de modo súbito y cuando su acompañante se encontraba distraído, el policía, quien repelió la agresión disparando su pistola, alcanzando mortalmente a Segundo. » En la Comisaría de Vitoria se dice que Urteaga era portador de una « navaja cabritería » y que el policía que lo mató, « don Fernando Montolio Millán, de 21 años, soltero, presentaba contusión en el pómulo izquierdo y, según parece, señales de violencia en la ropa ».

Como se puede ver, las informaciones son confusas y contradictorias. Se preparaba, sin duda, una escenificación para demostrar que un peligroso terrorista había intentado matar a un pacífico policía, en un descuido de éste, cuando cumplía con su deber. Y así hubiera quedado la cosa. Pero unos días después, el gobernador civil de Alava, se vio forzado a publicar una nota en la que se decía que « don Segundo Urteaga Unzueta (ya se le trata de don), muerto por los disparos del subinspector de policía don Fernando Montolio Millán, no estaba implicado en las actividades terroristas que motivaron el servicio policiaco establecido, sino, por el contrario, era persona de orden con antecedentes favorables demostrados en su incorporación al glorioso Movimiento Nacional, donde combatió en distintas unidades durante toda la Cruzada y en su posterior nombramiento del alcalde pedáneo de Urabain ». El policía ha sido procesado y se encuentra en libertad provisional bajo fianza de 25.000 pesetas.

El azar ha querido que la víctima fuese una persona adicta al Movimiento. Ello corrobora más aún la brutalidad de los procedimientos policiacos. Si como se ha dicho se le pidió la identificación al detenido, parece natural que el demandado así lo hiciera, tratándose de una persona « de orden » hasta que diera fa-

bro de treinta días en las pagas extraordinarias. La situación es tirante.

Los trabajadores de Terlenka producen a ritmo lento y no entran a los comedores, a causa de desacuerdo con la empresa en las conversaciones sobre el convenio. La misma actitud y por iguales causas mantienen los mil setecientos obreros de La Seda de Barcelona, S.A.

En Viladecans, Helados Camy ha despedido a cuarenta trabajadores por « lentitud deliberada en la ejecución del trabajo ». Estos obreros actuaban así en solidaridad con diecinueve compañe-

ros que habían sido injustamente despedidos.

BILBAO. — Continúa el conflicto en la empresa Juan José Kurk, que desembocó el huelga el 6 de mayo. Actualmente hay 78 obreros despedidos.

SEVILLA. — Los trabajadores de la empresa Astilleros de Sevilla efectuaron una marcha lenta desde los comedores de la empresa, donde celebraron una asamblea, hasta la plaza central de la factoría en la que guardaron cinco minutos de silencio como protesta por la demora en aplicar el convenio colectivo.

Primero, matar ; después...

cilidades a la policía. Pero ésta no trató de saber a quién detenía o no le hizo caso. Se dice que llevaba una navaja — cosa por demás corriente entre los labriegos —, de cuya existencia no se supo hasta que « atacó » al policía en la iglesia. ¿ Pero es que no había sido cacheado en el momento de su detención ? ¿ No resulta también extraño que estando detenido se le autorizase a tocar las campanas ? Sin duda que esta versión se dio para añadir lo de la « contraseña secreta » en el repique. Además, es demasiada suerte la del policía, que estando distraído no llegó a

ser herido con la navaja del « agresor ». ¡ Ah !, pero el policía « presentaba contusión en el pómulo izquierdo y, según parece (¿ según parece nada más ?), señales de violencia en la ropa ».

Si el señor Urteaga Unzueta no hubiera tenido tan clara hoja de servicios al Movimiento, el montaje policiaco quedaría como definitivo, y el policía que no tuvo reparo en matar cobardemente a un hombre dentro de una iglesia habría sido condecorado y presentado como un héroe. Así actúa el régimen franquista. Primero, matar ; después... ya se encontrará justificación.

De 2.372 licenciados en Física sólo 42 ejercen en España

La agencia del Movimiento Pyresa publica, como el que no hace la cosa, la información siguiente, en la que huelga el comentario :

« De 2.372 licenciados en Ciencias Físicas, graduados a lo largo de 19 promociones, sólo 42 ejercen su carrera en España. De entre los restantes, 1.730 trabajan en el extranjero (75 por ciento), 700 se han empleado en otras ocupaciones distintas a las de su profesión y sólo 20 se dedican a la investigación.

Los datos publicados por « Revista Avanzada », muestran claramente el desenfoque de una carrera que exige de cinco a

ocho años para la licenciatura y explica también el tono de pesimismo de una carta, firmada por un grupo de estudiantes de los últimos años y profesores adjuntos de la Facultad de Ciencias Físicas de Madrid, y dirigida al diario « Informaciones » ; en la que se afirma : « Formar a un físico, a un investigador, para que una vez terminada la carrera se dedique a otra cosa, es tan desorbitado como comprar un cerebro electrónico para archivar la cartelería de espectáculos. Y no digamos si, como es general, este investigador se marcha a trabajar al extranjero. »

CURSILLO EN HOLANDA

(Viene de la página 2.)
obligados a salir a trabajar al extranjero, de trabar conocimiento con los principios e ideales del sindicalismo libre, oportunidad que les brindamos ahora esperando que no sea la última. Consideramos su formación sindical como una contribución a la lucha contra un régimen que durante tantos años ha impedido a los sindicatos libres no sólo efectuar sus tareas básicas, sino su mera existencia. « Espero — terminó diciendo el compañero Kloos — que este curso que inauguramos hoy sea un éxito y una ayuda para la enorme labor que un día tendrán ustedes que llevar a cabo en su propio país. »

Los organizadores del curso, pese a la enorme dificultad que planteaba el hecho de tener que hallar docentes capacitados que hablaran en castellano, logró amplia y satisfactoriamente sus propósitos. El doctor A. L. Constandsen y el doctor F. M. Lorda, ambos de la Universidad de Amsterdam (Sección Lenguas y Literaturas Hispánicas) trataron respectivamente sobre los temas « ¿ Qué es el bienestar ? » y « La historia del movimiento obrero europeo desde 1789 ». El doctor F. Carrasquer, de la Universidad de Leiden (Sección L. y L. Hispánica), desarrolló los temas : « El hombre como individuo » y « El hombre como ser social ». De la misma Universidad, el licenciado R. Buve, sociólogo, versó sobre el tema « ¿ Qué es una asociación ? ». El licenciado, crítico teatral y publicista señor D. de Lange, expuso sus opiniones sobre la siguiente cuestión : « ¿ Es Holanda una democracia ? ». El señor B. Herman, peruano, eco-

nomista, que se halla actualmente ampliando estudios en Holanda, versó sobre los temas : « Nivel de salarios y oportunidades de trabajo » y « Política económica ». El señor S. J. Spaeny, sindicalista, habló de la « Imagen del Movimiento Sindical en Holanda » y de « La Fundación del Trabajo y el Consejo Económico Social ». El compañero F. López Real, de Bruselas, dio una animada charla sobre el tema « Dirección y miembros del movimiento sindical » y, a petición de los cursillistas, habló de sus experiencias y recuerdos anteriores a la guerra civil española y durante la misma, que despertó gran interés, especialmente entre los que por su edad poco o nada saben de esa época de nuestra historia. Y por último el compañero L. Calle, desarrolló los siguientes temas : « Posición y tarea del Movimiento Sindical en una sociedad democrática » y « La democracia en el Movimiento Sindical ».

Tan intenso programa fue amenizado una noche con la proyección de la película española « El cochecito », sátira de un marcado humor negro, y el último fin de semana por el Grupo musical « Los Antillanos », que con su combo y guitarras consiguieron un animadísimo fin de curso.

Y para terminar, quiero añadir aquí, que la N.V.V. está ya organizando, juntamente con la U.G.T. en Holanda, los próximos cursillos, que esperamos sean tan fructíferos como los anteriores y contribuyan, como muy bien dijo el compañero Kloos, a la lucha contra el régimen franquista y en pro de la solidaridad internacional.

FINA VIDAL

★ Educación nacional en España

« ESPAÑA ES EL PAIS europeo cuyo presupuesto de educación representa el porcentaje más reducido de la renta nacional (2,13 por ciento en 1965, 2,46 por ciento en 1966). Es el último, «ex-aequo» con Turquía, en cifras absolutas de gastos de educación por habitante (10 dólares, a los que pueden añadirse 3 dólares de subvenciones a la enseñanza privada). El último país de Europa en cuanto al porcentaje del presupuesto de Educación con respecto al presupuesto del país (8,28 por ciento). En 1966, los gastos de Educación alcanzaron 10,4 por ciento del conjunto de los gastos públicos; el porcentaje medio europeo de ese mismo año era de 21 por ciento.

Estas cifras son sobradamente elocuentes sobre el papel de « Cenicienta » que corresponde a la Educación en las orientaciones del Poder. En lo que respecta concretamente a la enseñanza primaria, basta considerar que, durante los tres primeros años del Plan de Desarrollo, no se habían realizado más del 35 por ciento del plan de creación de escuelas y de su dotación en maestros. En 1967, el señor García Ortega, inspector de Enseñanza Primaria en Barcelona, declaraba que 64.925 niños de esta capital no iban a la escuela. Estimaciones hechas en Madrid llevan esta cifra a cien mil niños en lo que concierne la capital de España. »

Tuñón de Lara, « Le problème espagnol », « Esprit », mayo 1969.

★ La dificultad de ser portugués

BAJO ESTE TITULO, en « La quinzaine littéraire », un comentario sobre cuatro libros portugueses que acaban de publicarse en París, firmado Alvaro Manuel Machado.

« Fernando Pessoa escribió un día a principios de nuestro siglo: « Yo soy uno de esos portugueses que, una vez descubierta la India, se quedaron sin nada por hacer ». Esta frase lapidaria, sombría, y ¡ ay ! tan actual, es citada por Alvaro Guerra al principio de uno de sus relatos (« Primavera disfrazada », ediciones Gallimard) y puede servir de símbolo común a estos cuatro novelistas portugueses que acaban de publicar en Francia. (Los otros son Almeida Faria, Tavares Rodrigues y Vergília Ferreira).

« Primavera disfrazada » de Guerra penetra a fondo en los acontecimientos (guerra colonial) tomando así la forma de una confesión de una dolorosa y tan desesperadamente inútil experiencia: la de una generación perdida (o casi) ... La primavera es el ardor revolucionario de su adolescencia, pronto corrompido por una guerra sin principio ni fin. De regreso de la selva virgen, herido, no le queda más recurso que el disfrazar aquella primavera, comprobando a la vez que está más muerta que nunca. Por otra parte, encuentra esta misma muerte, también disfrazada, en París, en medio de los jóvenes exiliados políticos portugueses.

★ Amargas del destierro

LA AMARGURA DE GUERRA es pariente cercano de la de « Señas de identidad » de Juan Goytisolo :

« He venido en busca de hombres vivos y he caído sobre vosotros, me da asco, me encuentro haciéndome tragar historias de violencia, alimentando vuestra violencia frustrada, estéril, oculta, perpetuamente cambiada y renovada sobre las mesas de los cafés... Existe una patria en espera en esta cruz formada por los bu-



Resistible ascensión

LA TEMPORADA 68-69 del Teatro Nacional Popular que dirige y anima el admirable Georges Wilson acaba de cerrarse en París. Temporada marcada por la prohibición gubernamental de estrenar la obra de Armand Gatti, representada en Alemania bajo su primer título de « La pasión del general Franco » — que puede leerse en la colección « Teatro » de las Ediciones « Seuil »—, y que en el Palais de Chaillot hubiera sido « Pasión en morado, amarillo y violeta », en torno a un cierto general Medallas... A falta de nuestro viejo enemigo, o de los coroneles griegos, el « T.N.P. » ha vuelto a los clásicos de la larga lucha : Hitler, enterrado o convertido en mito, ya que hoy, en principio, todo el mundo está contra, con una generalidad tan inofensiva como virtuosa que pueden compartir hasta los dictadores de hoy.

« La resistible ascensión de Arturo Ui » es una parábola dramática de Bertolt Brecht, que había sido ya montada poco después de la Liberación — expresión que nos hace soñar siempre con la nuestra — por Jean Vilar. Se trata de una obra didáctica, escrita en los Estados Unidos para explicar el nazismo a los americanos en los primeros tiempos de la guerra contra Hitler. « Hay que aplastar a los grandes criminales políticos, y aplastarlos bajo el ridículo. Sobre todo, porque no son grandes criminales políticos, sino simples autores de grandes crímenes políticos, lo que es otra cosa. Si el fracaso de sus empresas no hace de Hitler un imbécil, tampoco la magnitud de sus devastaciones lo convierte en un gran hombre. En sus empresas, las clases dirigentes del Estado moderno utilizan con preferencia hombres del todo mediocres ». De acuerdo, amigo, lo sabemos en carne viva. Brecht explica también que Arturo Ui está escrito « con el designio de destruir el respeto que inspiran los grandes asesinos. Se mueve, de una manera intencionada, en un círculo estrecho. La obra no intenta dar un cuadro de conjunto de la situación histórica de los años treinta, lo que hubiera desembocado en una obra enferma de gigantismo, que hubiera fallado su objetivo ».

Con todo, la obra es larga, más de tres horas de representación, y los títulos y vistas cinematográficas devuelven las imágenes de los años pardos que encierran para los españoles Guernica, Legión Condor, el bombardeo de Almería, la División Azul. Yo no acabo de comprender del todo por qué el gran esfuerzo de los actores y animadores, que desencadenó el entusiasmo del público, la siniestra creación de Hitler — Arturo Ui, jefe de los gangsters por Robert Hirsch, de Hindenburg por Georges Wilson, de Ermanuel Gori —, Goering, me ha dejado finalmente un poco frío. Temperatura relativa se entiende. Tal vez por el carácter específico del fascismo alemán, el hecho de que subió al poder sin el apoyo del ejército, por medio de una turbia marejada popular a la que ayudaron las consignas de Stalin de considerar a los socialdemócratas como el enemigo número 1 — hubo hasta aquella huelga de transportes de Berlín, a la víspera de la gran aventura nazi, en la que participaron los sindicatos comunistas y los sindicatos nazis. El presentar a Hitler y Compañía como la siniestra banda de gangsters del Trust de las coliflores quita arma y filo, hoy, 1969, cerca de cuarenta años después, al ataque y a la burla. Ya que el enemigo aparece hoy infinitamente menos doctrinario. Conformista en apariencia, pero só-

lidamente implantado en la realidad del poder. Como el ejército portugués después de Salazar, Franco en su treintenario liberticida, los dos años de los coroneles griegos que turban apenas condenaciones académicas. La doctrina se diluye, va del camaleón a la serpiente, dice ser la verdadera democracia según las pretensiones de todas las tiranías, y si los equipos siguen empleando los métodos de Al Capone, como la banda de Arturo Ui, el todo se ingenia para aparecer menos vistoso que los desfiles de Nuremberg o el racismo ario. Todo es tan sórdido como ayer, como mañana y pasado mañana, pero yo creo que Brecht, si hubiera escrito ahora, se hubiera ingeniado para que ningún joven desprevenido pueda ver en la triste mascarada algo lejano e histórico, sin prolongaciones por toda la rosa de los vientos. Es justo señalar que en epílogo nos dice :

« ¡ Eh, todos vosotros ! ¡ Tenéis que aprender a ver En vez de mirar tontamente ! Ser capaces de [acción y no de habladerías.

Acabais de ver lo que ha estado un día

A punto de dominar el mundo. Los pueblos [triunfaron

Pero no ha llegado aún el tiempo de cantar [victoria

Que el vientre de donde surgió la cosa inmunda [es aún fecundo. »

Es esa triste fecundidad la que nos duele. Hace más de dos años que Europa se ha visto dotada de una nueva dictadura militar. Como escribe « Esprit », « sin duda había a nuestras puertas España y Portugal, pero sus regímenes pertenecían a otra época y se habían compuesto con el tiempo una vaga dignidad. Y he aquí que en abril 1967 se nos servía un régimen militar recién nacido, sin grandes afeites, y pocos días más tarde podíamos contemplar la sorprendente fotografía de familia, los uniformes galoneados y satisfechos alineados ante las escaleras del palacio : el nuevo Gobierno griego ». Lo que nos impacienta es la permanencia y la multiplicación de los atentados contra la libertad en medio de una indiferencia que permite creer que algunos pueblos del sur de Europa, como los africanos o los suramericanos, conocen sus tiranías por efecto de una cierta vocación geográfica, hecha de voluntad de una minoría y de manso consentimiento puertas afuera. Yo sueño, y esto seguramente es la razón de lo que no llega a ser una crítica, con una obra que fuera capaz de hacer sentir hasta el desgarramiento como los diarios atentados contra la libertad de los pueblos amenazan la paz y la vida de cada uno de los hombres. Como Franco y Salazar son tanto más intolerables cuando empiezan a ser una costumbre. El gangsterismo nazi de Arturo Ui desemboca en las playas doradas del « plan de desarrollo », en « el ejército y el pueblo siempre juntos » que proclaman las colinas de Atenas, en ese Portugal de Caetano en el que se dice, me cuenta un amigo lusitano, que lo único que ha mejorado es la salud de Oliveira Salazar.

« Resistible ascensión » la de Hitler. Resistible ascensión la de las dictaduras que se mantienen en sordina. Pero nadie debe olvidar que un día son capaces de anegar todo hasta ahogar la esperanza de los hombres.

A. B.

levares Saint-Michel y Saint-Germain, una patria en espera de mudarse por fin de las plazas reservadas en el Atrium, en el Old Navy, en el Cluny, en el Lutetia, para instalarse por fin en el Chiodo o la Avenida de Roma ». Finalmente, roído por un escepticismo absoluto, se entrega a los delirios cómodos de un erotismo cosmopolita de « sociedad de bienestar ». Y cuando hace el balance de su vida, prematuramente, comprueba que no es ya más que la sombra de su propio ser. »

★ "Dos años de actividad creadora"

LAS CITAS QUE SIGUEN, tomadas de un reportaje de Brigitte Friang en « Le Monde Diplomatique » sobre « La Grecia de los coroneles », corresponden a una obra difundida por la presidencia del Consejo de Atenas con ocasión del segundo aniversario de la toma del poder, con el título que encabeza esta nota :

« Estos modernos Hércules, Theseo y un poco también Petain han puesto en acción todas las medidas que ellos han juzgado apropiadas para « reparar la des-

igualdad y la injusticia social » que abrían « la vía a la guerra civil » bajo « el régimen de putrefacción ». Han querido cortar « la morbilidad » ambiente y dotar mediante medidas « radicales y progresistas », de « métodos modernos, la estructura y el funcionamiento del poder ejecutivo ». Han decidido « restablecer la legalidad » como el « respeto hacia el ciudadano », perseguir los « intermediarios abusivos », reorganizar los servicios públicos, combatir « el espíritu burocrático », saquear y estimular también la economía y las finanzas. Los milita-

res han hecho « tantas cosas en el dominio de la educación nacional que Grecia puede muy bien ser comparada a los países más evolucionados en lo que concierne la ayuda proporcionada a la juventud en todos los grados de la enseñanza. ... Mediante « un estatuto jurídico apropiado » han quitado al ejército « toda posibilidad de que se convierta en el instrumento de nadie » (textual). Gracias a la nueva Constitución, también textual, han consagrado « el principio de la soberanía popular, principio fundamental de la democracia política » puesto que, de ahora en adelante, « todos los poderes emanan del pueblo ». La « feudalidad » de los partidos queda abolida para dejar paso a la « verdadera democracia ».

« Democracia orgánica », se dice en español. ¡ Pobres palabras, sufrido vehículo de tantas mentiras !

★ El terror en Grecia

« LA BAYONETA CALADA es sin duda el mejor símbolo de un régimen que se mantiene gracias a ellas. Y que ha sabido explotar, con un espíritu de método que

llega a ser digno de admiración, el terror.

Las cifras no parecen evidentes. Sobre una población de 8.700.000 terrados en pueblos perdidos de habitantes, los últimos informes de la Cruz Roja Internacional registran, en diciembre último, 1.819 internados en los campos de Leros y de Creta. Se evalúan en unos 500 el número de encarcelados en Atenas o en islas como Egina, comprendidos los de la montaña, como Miki Theodorakis, o en islas perdidas, como varios hombres políticos.

Y, oficialmente, no hay sangre en el sentido que este término es ordinariamente empleado, es decir, fusilados, ahorcados, guillotinos. La sangre de los torturados no cuenta.

Para llegar a un total, el propio Gobierno anuncia dos mil deportados. Ya que no tiene ninguna repugnancia en confesar estos internamientos. Forman parte de su táctica para implantar el terror.

¿ Por qué las gentes tiemblan de miedo, ese gesto de la mano para cerrar la boca ?

Porque sobre un terreno traumatizado por los horrores de la guerra, por una ocupación particularmente feroz, por el baño de sangre de la revolución comunista abortada de 1944 y el de la guerra civil, seguida de todas las pendientes de una extrema crueldad, los coroneles son una sutileza muy griega, han suscitado un miedo síquico. »

★ Sicología militar aplicada

« HAN IDO DETENIENDO o convocando, por una hora, por quince días, por cinco meses, decenas de millares de personas. Las han puesto en libertad, para volverlas a detener, o convocarlas simplemente al comisariado de policía o al cuartelillo, como si tal cosa, para hablar un poco y hasta para tomar el café tradicional, historia de saber cómo iban las cosas, para anunciar muchas veces que era todo por hoy, y que, esta vez, era la libertad. La próxima sería tal vez la cárcel.

Han apaleado, electrocutado, aplicado, preferentemente a los jóvenes, la « phalanga », una antigua tortura que estaba reservada a los esclavos. Consiste en golpear con una barra la planta de los pies, calzados para que la piel no reviente en seguida, y para que la onda de choque se repercuta más fuertemente en el cráneo. Han dejado macerar a los torturados, sin aire, sin alimentos, sin agua, en la oscuridad, días enteros en mazmorras sin ninguna instalación sanitaria. Todo esto hasta el hartazgo. Y para terminar, han soltado a los torturados para que vayan contando cómo lo han pasado.

Uno de ellos, un estudiante, al que se le han cerrado las Universidades, ha dicho delante de mí de una manera conmovedora: « Lo que no les perdonaré nunca es que hayan hecho de mí un traidor. He acabado por hablar para que el tormento pare. He denunciado a mi amigo.

Han hecho mantener en cuarentena por sus propios vecinos a las familias de los encarcelados y de los deportados, dejándolas sin recursos, prohibiendo los giros « sospechosos » para que su desamparo sirva de advertencia a todos los demás.

Se ha prohibido que las gentes puestas en libertad puedan volver a su empleo, que los especialistas puedan volver a trabajar en su profesión. Un profesor de Universidad no puede enseñar en una escuela privada. Pero tampoco puede ser barrendero, ya que para serlo será necesario un certificado de civismo que la policía le niega. Y si quiere dar lecciones particulares a vuestro hijo, cuidado, su marido puede pagarlo caro... Todo el artículo de Brigitte Friang merece ser citado. Pero terminaremos aquí por hoy.

Todo el artículo de Brigitte Friang merece ser citado. Pero terminaremos aquí por hoy.

ABONNEMENTS et REABONNEMENTS au nom de: Roger SOUTHO 12, Cité Malesherbes.-Paris-9 C. C. P. 18 585 08 — Paris

Comité de Redaction de LE SOCIALISTE Suzanne LACORDE Jean PAUL - BONCOUR Georges GUILLE Gérard JAQUET Joseph BEGARRA Administrateur: Roger BEGARRA

Paris SALUD Y CULTURA Se recuerda, que la temporada Cine - Club se prosigue proyectándose el sábado 7 de junio, a las 18.30 (198, Av. du Maine, Metro Alesia), la magnífica película de O. Preminger, « Cardinal ». La entrada, por invitación gratuita, ofrecida por « Salud y Cultura » todos los sábados en sus locales. La Comisión S. y C.

Cartas a mí España

PARALELISMO

En España, como en todas partes, se comenta todo, pero en tanto que en los países democráticos estos comentarios se hacen libremente, en España los comentarios se hacen en corrillos reducidos y en voz baja por la desconfianza de que los comentarios lleguen a los esbirros de don Camulo, que tienen ojos y oídos en muchas partes. Estos comentarios, que van acompañados siempre de chistes más o menos felices, pero que restallan como latigazos, se hacen ahora sobre la dimisión del general de Gaulle. Todos los corrillos están de acuerdo en que de Gaulle ha cumplido su palabra de dimitir en caso de que se rechazaran los proyectos puestos a referéndum, y creen que este mismo procedimiento podría ponerse en práctica en España para resolver el problema de la sucesión de Franco y determinar el régimen de gobierno que desean los españoles.

Existen también los medios franquistas y los comentadores de la prensa oficial. Según « Le Monde », en los medios franquistas no se oculta la pesadumbre ante la derrota que acaba de sufrir de Gaulle. Sicológicamente, para buen número de españoles la salida del general francés constituye una advertencia lanzada al Caudillo. En el curso de estos últimos años la prensa oficial se había complacido en repetidas ocasiones en establecer un cierto paralelismo entre el carácter de la política de los dos jefes de Estado. Se había llegado hasta a oír a un comentarista afirmar que de Gaulle era un discípulo de... Franco!

Como después de la visita del señor Debré, que tan agradecida fue, esa misma prensa oficial había afirmado que entre « España y Francia no había diferencias », queda por demostrar que esas diferencias existen verdaderamente. No se puede, sin ofender a de Gaulle, comparar Franco a de Gaulle: Franco se sublevó contra un régimen al cual había jurado servir, se unió a Hitler y Mussolini y, auxiliados por éstos, arrasó a sangre y fuego a España al servicio de unas castas. Terminó con las libertades del pueblo español, estableció la más sangrienta dictadura que conoce la Historia y convirtió a los españoles en esclavos. Soñó con un Imperio y terminó cediendo pedazos del suelo español, por un poco de protección y un puñado de dólares, a los EE. UU., para establecer sus bases atómicas. Franco es un discípulo aventajado... de Hitler.

De Gaulle, en cambio, se negó a reconocer la entrega por Petain a Hitler de la nación francesa; luchó para dar fe en la victoria a los franceses, para arrojar del suelo francés al invasor fascista y para reconquistar y restablecer la soberanía y la libertad de su nación. Su política podrá criticarse o no, pero establecer un paralelismo entre uno y otro, aunque los Plutarcos de ocasión lo hayan hecho para halagar al Caudillo, es una infamia que denigra a de Gaulle y a los franceses. Cualquiera que sea el criterio del comentarista y las ideas que defienda, es ofensivo que el adulador comentarista llegue a establecer un paralelismo entre la política del Caudillo y la del general francés, e infamante que considere a éste como discípulo de Franco. Existe entre los dos generales algo más que una diferencia de estatura. Existen los ideales, la grandeza de los pensamientos, la ética del personaje. De Gaulle ha querido servir a su patria y engrandecerla y no ha apelado « a la punta de las bayonetas » para continuar en el poder, sino al voto libre del pueblo francés. Este lo desaprueba y se retira sin un comentario. ¿ Por qué no hace Franco lo mismo ?

Otros comentaristas, reprochan a de Gaulle haber puesto su

mandato en juego en este referéndum. Uno de ellos llega hasta a sentenciar: « Cuando una persona está en el poder, no organiza referéndum más que cuando está segura de ganarlo. » Seguramente que el que ha dicho esto es el mismo Franco. ¡ Que aprendan de él a organizar referéndums! No solamente los ha ganado todos con el 99 por ciento del censo, sino que en el último votaron el 116 por ciento de los electores. Para organizar los referéndums y ganarlos se hace como en la España de Franco. No está permitido más que votar « sí », el « no » a Franco es ilegal, y para evitarlo, ahí tenemos a las acreditadas huestes de don Camulo y a los Tribunales de Orden Público. España « afortunadamente » no es una « Democracia podrida ».

Sin embargo, entre los que se atreven a establecer el paralelismo, existe un cierto pánico. Sienten un sudor frío solamente en pensar qué pasaría en España si no existieran « las diferencias ». ¿ Para qué estos referéndums? Franco es Caudillo de España por la Gracia de Dios y sólo responsable ante Dios y ante la Historia. Los españoles mortales no pintan nada. Las cosas se hacen entre los jerarcas. Luego, aprobarán lo hecho por las jerarquías. Si los Plutarcos a tanto la línea que hablan de paralelismo entre el general y el generalísimo, si los comentaristas de la prensa oficial cuyos directivos son nombrados por el Gobierno franquista, tuvieran un adarme de honradez profesional, podían informar a los españoles que en Francia existen para los ciudadanos todas las garantías establecidas

por los Derechos Humanos; que los franceses pueden votar « sí » o « no », o abstenerse, sindicarse y manifestarse con toda libertad; no pueden ser deportados o desterrados, pueden entrar y salir libremente en su país, tienen la religión que quieren y la practican, pueden formar parte de partidos políticos y leer una prensa libre y sin censuras, cuyos directores no tienen un nombramiento gubernamental, y de que el francés es un ciudadano y no un súbdito esclavizado.

Estas son las diferencias que existen entre Francia y España, diferencias que subsistirán mientras Franco y su camarilla de jerarcas manden. Estas diferencias permiten al ciudadano francés el optar libremente por lo que estime mejor o preferible, y esta libertad ha permitido un voto negativo en un referéndum que ha ocasionado la dimisión del general de Gaulle, que cumpliendo su palabra acata la voluntad de los votantes.

Es, pues, mentira que exista el paralelismo y es no menos mentira la comparación entre un hombre digno con un dictador, que en las postrimerías de su vida continúa persiguiendo al pueblo ansioso de libertad con la misma enconada y sangrienta saña que cuando comenzó hace treinta y tres años.

¿ Paralelismo? A ello diría un comentarista no oficial, uno de los que hablan en los corros en voz baja desearon desconfiando de los oídos de los sicarios de don Camulo: ¡ Ojalá nos cayera esa breva !

Saludos socialistas.

SERENA

El Socialismo, la República y la Monarquía

(Viene de la pág. 1.) calismo se inscribe la Falange del corporativismo y de la burocracia sindical estatal ?

Sindicalismo y socialismo son palabras vacías en las noticias y comentarios de la Prensa española. Conceptos inválidos, sin programa ni fundamento científico, socialismo de boquilla, por presumir, con citas de Sorel y Spengler, lo que supone un « socialismo » de ascendencia prusiana, caracterencialmente neofascista en su génesis. Así se expresan los falangistas revolucionarios.

Otros tráfugas o retrasados mentales hablan de un socialismo cubierto de merengue. Pero el socialismo es algo mucho más serio y contundente. Es la transformación política, social y económica de España, para liberar al hombre de todas las servidumbres que le oprimen; es el respeto de la persona humana, poniéndola en condiciones de desarrollar libremente sus derechos y facultades naturales; es la libertad, la democracia y la fraternidad. Sin democracia no hay socialismo y sin socialismo no existe República social y progresiva. Así respondemos a un periódico de Madrid, del 5 de mayo, donde se pregunta si el P.S.O.E. corrobora la afirmación monárquica del intelectual. El Secretario General de nuestro Partido, Rodolfo Llopis, acaba de decir en París, en un acto conmemorativo de la primera República española:

« Toda solución impuesta contendría en sus entrañas los gérmenes de otra guerra civil. Nosotros propugnamos otra solución. Solución que hace muchos años propuso el Partido Socialista Obrero Español y la Unión General de Trabajadores de España, y que después aceptaron todas las organizaciones que integran la Unión de Fuerzas Democráticas. La solución que propugnamos consiste en que, a la desaparición del

régimen actual, se forme un Gobierno de transición, lo más representativo que se pueda, que aparte otras tareas que no hay por qué enumerar en estos momentos, tras devolver al pueblo español todas sus libertades y fijarse un plazo prudencial para que se organicen los partidos y los sindicatos, consultará al país para que éste diga con toda libertad y con todas las garantías necesarias el régimen de su preferencia: Monarquía o República. Yo soy republicano. Mi partido es republicano. Nosotros votaremos por la República. Pero si la mayoría del pueblo español vota por la Monarquía, nosotros acataremos la voluntad mayoritaria del pueblo que es, para nosotros, la única fuente de legitimidad. »

Sobre la nueva Ley Sindical

De entre la heterogénea y sospechosa mezcla de estafas materiales y timos espirituales a que el régimen franquista nos tiene habituados, destaca en la actualidad la monumental e intragable rueda de molino llamada esta vez Nueva Ley Sindical, que ya de por sí guarda en sus tres palabras un mundo de nebulosas incógnitas. Tan nebulosas incógnitas por una cara como absoluto vacío por la otra. Porque de novedad tiene el barniz y, por supuesto, de sindical ni la más leve sombra. Únicamente podemos aceptar lo de ley — no legalidad — en su sentido de imposición arbitraria, por mucho « espíritu de Tarragona » que quieran echarle a la cosa. Los voceros del sistema se ven y se desean para vestir y adornar la más triste y lamentable mona del refrán, refugiándose tras andanadas de tópicos lanzadas desde sus marfilieñas torres. Aunque éstas carezcan de pasamento adecuado, ya el cemento necesario se lo han autoaplicado en sus ya de por sí pétreos rostros los « representantes legales » (mofa sobre bafa), de entre los cuales podemos elegir al siempre sonriente señor Solís. Se lo merece aunque no sea más que por su lapidaria frase « ... los sindicatos serán lo que los obreros quieran que sean. Sinceramente creo que ni él mismo se da cuenta de la razón que puede llegar a tener.

Quede bien claro que no pretendemos manejar argumentos destructivos y negativos, simplemente por sistema. Para demostrarlo estamos de acuerdo — esta vez sí — con el señor Solís en que los sindicatos serán lo que los obreros quieran que sean, porque el sindicato es el obrero. Y si el obrero, como hombre, tiene que ser libre, el sindicato ha de responder a esta premisa. Un sindicato auténticamente representativo, de abajo arriba, pluralista y democrático. Tenemos sobrada y amarga experiencia del significado que algunos confieren a la llamada unidad sindical.

Así, pues, recabemos la ayuda y esfuerzo de los obreros conscientes para extender y difundir las bases y objetivos del auténtico sindicalismo. De un sindicalismo cuyas señeras raíces pertenecen a la Unión General de Trabajadores de España, cuya historia y méritos no es necesario traer a estas líneas. Baste como muestra recordar que el ideario combativo de la U.G.T. ha jalonado la historia sindical española de logros imborrable, cuyas huellas permanecen latentes y visibles, firmes e invencibles. Es un hecho incuestionable y demostrado que todos los sistemas de sindicación que se realicen al margen del ideario ugetista llevarán al más rotundo de los fracasos. No pretendemos ser infalibles, pero la experiencia es incontrovertible. Y que la Historia nos juzgue.

(De « El Baluarte », marzo 1969 Boletín Informativo de la Federación Provincial de Metalúrgicos de Madrid (U.G.T.).

La Gauche en France

Voici donc aux prises, au-dessus des autres, deux candidats plutôt faits pour s'entendre que pour se combattre.

Ni les différences de masque et d'allure — l'un sourcilieux, l'autre débonnaire — ni les désaccords de tendance ou de propos ne peuvent faire illusion: tous deux sont des hommes du « juste milieu ».

Si une candidature unique avait été opposée à gauche à M. Pompidou, il est probable que M. Poher, prudent calculateur, ne fut récusé. L'élection prenait d'emblée une autre tournure. Elle se faisait gauche contre droite.

Au-delà de cette péripétie, si importante soit-elle, ce qui est en question c'est le sort futur du socialisme et des forces de progrès en France.

Soyons certains qu'à plus ou moins long terme, le redressement se produira: ni les travailleurs ni la jeunesse ne sont près de se reconnaître en MM. Poher ou Pompidou.

Mais dans l'immédiat, il est évident que la gauche avait l'occasion de livrer une belle et grande bataille et qu'elle ne l'a pas saisie.

Ne considérant que la SFIO, demandons-nous pourquoi.

Parce que, d'abord, la tactique a pris le pas sur les préoccupations de doctrine.

Le jour même où ils étaient réunis en congrès pour constituer un nouveau parti, englobant toute la gauche non communiste, nos camarades ont dû pren-

dre attitude au sujet du scrutin. Il semble bien que l'opportunisme électoral, sinon les rivalités de classes et de personnes, ont refoulé tout le reste à l'arrière-plan.

J'ai sous les yeux le projet de « Déclaration doctrinale » reçu de Guy Mollet il y a un mois. Il

Par Victor Larock

est intitulé: « Fidélité aux principes et modernité dans l'action ». Six pages excellentes! Elles devaient d'ailleurs être approuvées presque sans discussion.

Mais il s'agissait bien de cela! Devant le chassé-croisé des candidatures, le congrès paraît avoir perdu de vue qu'il ne suffit pas de sonner le rassemblement des sympathisants: pour agir efficacement, il faut déterminer les objectifs communs.

Le nouveau Parti socialiste n'est sorti qu'à moitié des limbes. Beaucoup croyaient à un progrès définitif. C'est plutôt une régression provisoire.

L'autre cause de mésentente est moins liée aux événements du jour.

Il y eut un moment, après la libération, où le Parti socialiste fut le premier de France. Il s'appuyait sur une large base ouvrière.

Sauf dans certaines régions — sauf le Pas-de-Calais, le Nord — les choses ont malheureusement changé. Certains dirigeants ont

cru qu'ils devaient, « pour se moderniser », laisser aux communistes une partie tout au moins de l'élément populaire, obliquer du côté des classes moyennes et se rapprocher du centre... Selon l'expression d'un pamphlet féroce (1), paru récemment, « ils sont allés à la soupe bourgeoise ».

C'est une erreur qui se paie toujours, fût-elle profitable à ceux qui la commettent.

Pour le socialisme il s'agit moins de « s'adapter » vaille que vaille à la société moderne que de la transformer et de hâter l'avenir. Ce qui n'est possible qu'à la condition de faire corps, plus résolument que jamais, avec les forces du travail.

Hors de là, il n'y a que compromis, confusion et affaiblissement. C'est vrai en France comme partout.

Il n'est cependant pas impossible qu'entre MM. Pompidou et Poher l'arbitrage revienne au second tour à la gauche actuellement divisée. Une nouvelle occasion se présentera de faire acte d'unité en posant des conditions communes.

Auquel cas, les chances négligées ne seront pas entièrement perdues.

(1) Et souvent injuste, Socialisme ou social - médiocratie, aux Ed. du Seuil; par J. Mandrin, pseudonyme collectif d'un groupe de jeunes contestataires socialistes.

Vietnam : la guerre continue...

(Viene de la octava página.)

droit du peuple du Sud-Vietnam à l'autodétermination, concept démocratique que l'on peut aussi bien voir s'appliquer au refus du communisme qu'au refus du régime Thieu. Surtout, il n'a pas condamné expressément la formule d'un gouvernement de coalition incluant le F.N.L. — ou son expression politique dérivée — la seule, disons-le avec force, qui puisse permettre de mettre fin à la guerre grâce à une solution politique démocratique.

De fait, il n'est pas douteux que les « plans de paix » maintenant avancés de part et d'autre permettent d'envisager avec plus de probabilité que naguère l'hypothèse d'un accord politique final. Le général Thieu accepte les conversations avec le F.N.L. Mais il est vain d'imaginer que le Front va reconnaître le régime de Saïgon. Il peut avoir avec lui des contacts secrets, mais il est clair que sans un profond remaniement de l'équipe au pouvoir à Saïgon, sans la substitution à la junte d'une équipe d'hommes désireux, non seulement de faire la paix, mais encore de la réaliser par l'avènement d'un régime de démocratie politique et de justice sociale, aucune « réconciliation nationale » n'est possible. Pareil régime nouveau ne se définit pas comme l'extension pure et simple au Vietnam-Sud du communisme nord-vietnamien, mais il implique l'adhésion des masses populaires et paysannes et de ces centaines de milliers de combattants et de militants qui se battent et souffrent depuis dix ans, après tant d'autres qui sont morts.

Or, que constate-t-on ? Le régime Thieu continue de persécuter les bouddhistes, les neutristes, les opposants à la guerre, bref les éléments qui devraient précisément constituer l'épine dorsale d'un gouvernement de coalition ayant pour mission de préparer des élections libres. Des élections libres, cela veut dire quoi ? Des élections où toutes les forces politiques pourraient faire campagne, toutes, les catholiques, certes, mais aussi le Front national de libération et les communistes. Dire, comme Thieu, que le régime de Saïgon est prêt à admettre que des personnalités du F. N. L. se réintègrent dans la « vie nationale », ce n'est pas reconnaître le F.N.L., c'est miser sur son éclatement, sa dissolution, le ralliement, en somme, des éléments non communistes. Pareil calcul, qui équivaut à chercher pour le Sud-Vietnam non une solution d'avenir, et une formule originale, mais une recette usée, n'aboutira qu'à de nouveaux mécomptes pour tous ceux qui n'ont pas encore compris la leçon des événements du Vietnam.

Le retrait des troupes

La question du retrait des troupes étrangères donne lieu également à de persistantes manœuvres de propagande. D'autre part, le gouvernement américain, avec un optimisme de commande assez évident, affirme que les troupes « sud-vietnamiennes », les forces de Saïgon, sont prêtes à prendre la relève des forces américaines (un demi-million d'hommes, pour mémoire...). Mais ces affirmations répétées n'ont pas encore abouti au retrait de cinquante mille ou de cent mille soldats américains, geste qui pourrait être lié à l'aboutissement d'une solution politique.

En entonnant le grand air « Il faut partir, il faut partir... », les dirigeants de Washington continuent de rester. Ceci ne veut pas dire que le retrait des unités nord-vietnamiennes n'est pas souhaitable et nécessaire dans le cadre d'une solution de paix, qui doit d'ailleurs préserver toutes les chances d'une réunification du Vietnam. Mais calculer qu'en retirant assez de forces nordistes et en laissant assez de forces américaines le régime Thieu aurait les plus grandes chances de durer toujours, avec l'argent et les armes américaines, c'est, encore une fois, laisser « pourrir » le problème, non s'orienter vers la paix.

Finalment, si les positions se rapprochent « insensiblement », on demeure loin du but. Les grandes concessions politiques restent à faire. Washington ne veut plus faire la guerre à outrance — encore que celle-ci continue — mais ne se résigne pas à tirer les conclusions politiques du fait de ne pas l'avoir gagnée. Non la guerre n'est pas finie, malgré les négociations de Paris. La désescalade politique est plus difficile que la désescalade militaire.

Robert FALONY.

P.S.O.E.

LETRAS DE LUTO

NIMES

Por la presente se convoca a todos los afiliados a esta Sección a la asamblea general ordinaria que se celebrará el día 8 de junio a las diez horas, en el local habitual.

Rogamos encarecidamente la puntual asistencia de todos los compañeros.

El Comité.

CAEN

Bajo la presidencia del compañero Guillermo Plaza y actuando de secretario el compañero Antonio Trigueros, nuestra Sección celebró el 11 de mayo su asamblea general ordinaria.

Leída y aprobada el acta de la asamblea anterior, el Comité dio amplia cuenta de su gestión, procediéndose a la lectura de correspondencia y Circulares números 13 y 14 de la C.E. del Partido, que fueron aprobadas en su totalidad. Igualmente mereció la aprobación de la asamblea el informe presentado por el compañero Plaza, como delegado de la Sección cerca de la S.F.I.O., haciendo resaltar las fraternales relaciones existentes entre ambos Partidos hermanos. El estado de Tesorería presentado por Mariano Sánchez, con dictamen favorable de la Comisión Revisora de Cuentas, fue aprobado.

Se pasó a la elección de cargos para el ejercicio 1969, resultando reelegidos por unanimidad para el Comité: Presidente, Manuel Núñez; Secretario, Guillermo Plaza; y Tesorero, Mariano Sánchez. Para la Revisora de Cuentas, los compañeros Trigueros, Aldariz y Saez.

C.

se ha marchado con la tranquilidad que el esfuerzo de él por ellas, y de ellas para él, no ha sido en vano.

El entierro fue, conforme a sus deseos, de una gran simplicidad; sólo tenía pedido ir envuelto con las banderas del Partido y de la U.G.T.

A su esposa e hijas, a sus familiares en Madrid, en donde está su madre, muy anciana, los Comités departamentales del P.S.O.E. y de la U.G.T., en nombre de todos los compañeros, presentan el más sentido pésame y les aseguran que la fe tan grande en las ideas socialistas del compañero Pajares, será un ejemplo para todos.

C.

Víctima de un atropello, cuando cruzaba un paso de peatones en Albertville (Savoie), ha fallecido el día 10 de mayo nuestro querido compañero Santos García Arroyo, que se encontraba en dicha ciudad pasando unos días en el domicilio de su hijo allí residente.

Santos era un excelente militante de la U.G.T. y del P.S.O.E. de Perpignan, donde gozaba de grandes simpatías por su carácter fraternal y servicial para cuantos compañeros necesitaban de su concurso para gestiones y trámites diversos.

Descanse en paz el querido compañero Santos García y reciban su esposa, hijo y demás familia, nuestro más sentido pésame.

C.

El día 10 de abril, a los 84 años de edad, falleció en Porzuna (Ciudad Real), la señora Felicia González Palomares, madre de nuestro compañero Jerónimo Parada, miembro de los Comités locales y departamentales de la U.G.T. y del P.S.O.E. en Pau. La señora González Palomares fue condenada al final de la guerra a seis años de cárcel, de los que pasó cuatro de una cárcel a otra, sufriendo malos tratos y vejaciones de toda suerte, que la marcaron para el resto de su vida. Pero lo más indignante es « la motivación » de su condena, en la que se reconoce que no tenía filiación política, pero que tenía simpatías por « los rojos » y que había dicho a una vecina fascistoide que « no se alegrase mucho del triunfo de los franquistas, pues pronto volverían los republicanos ». ¡ He ahí todos los motivos de la acusación y de la condena a seis años de prisión ! Todo comentario resultaría superfluo para calificar tal « justicia » de la « Cruzada ».

Reiteramos al compañero Parada y a toda su familia nuestro sentido pésame por tan dolorosa pérdida.

B. A.

CONFERENCIA EN BURDEOS

Para finalizar el Ciclo de Conferencias que viene realizando la Comisión Departamental de Emigración y Formación del Militante, se pone en conocimiento de compañeros y amigos que el domingo día 1 de junio, a las diez y media de la mañana, en el local de F.O., 42, rue Lalande, el señor Gonthie, gran amigo de nuestra causa, y Secretario General de la Federación des Oeuvres Laïques de la Gironde, dará una importante conferencia sobre el tema:

« Los problemas de la educación permanente en Francia ».

Una vez más esta Comisión cuenta con la asistencia no sólo de nuestros compañeros, sino de la emigración, a quienes invitamos fraternalmente, y donde demostraremos nuevamente la inquebrantable amistad Francesa-Española.

La Comisión.

Compañero, simpatizante, amigo : Contribuye con tu aportación a la Suscripción Permanente abierta por el Partido Socialista Obrero Español

« La gloriosa bandera del Partido Socialista Obrero Español, que no pudo hacérsela arriar el franquismo con su cruel represión, ni declarándonos fuera de la Ley desde hace treinta años, no la vamos a arriar nosotros por no saber superar las angustias económicas que nos embargan actualmente. Eso, jamás. »

QUINTA LISTA

	Francos	Francos	
TOTAL LISTAS ANTERIORES...	26.013,35		
Sección local de la U.G.T. de Charleroi (Bélgica) ...	300,00	D. del Puerto, de Sochaux ...	10,00
Sección P.S.O.E. de Lieja (2.º envío) ...	243,00	M. Cívico, de Montbéliard ...	10,00
— Lyon (tercer envío) ...	120,00	F. Cabalgante, de Argentat ...	8,00
— París ...	120,00	V. Gómez, de París ...	5,00
— Túnez (segundo envío) ...	77,10	Femmes Prevoyantes Socialistes de Bruxelles ...	4.949,12
— St. Henri (segundo envío) ...	72,00	Comité Departamental del Rhône P.S.O.E. ...	400,00
— La Grand'Combe (segundo envío) ...	70,00	Sección del P.S.O.E. de St. Giron ...	77,00
R. Beneito, de Estrasburgo ...	100,00	— de Tánger ...	50,00
J. Pérez Poveda, de Lome (Africa) ...	70,00	R. González, de Munich (Alemania) ...	12,00
V. Ortiz y su compañera, de Lyon ...	50,00	F. Rubio, de Saint Giron ...	10,00
E. Iglesias, de Beziers ...	20,00	J. Redondo, de Boulous ...	10,00
V. Acín, de Nimes ...	20,00	E. Díaz, de Lyon ...	9,00
M. Fernández, de Tournus ...	11,00	J. Rodríguez, de Lyon ...	8,00
B. Balaguer, de St. Michel ...	10,00	E. Andrés, de Sidney (Australia) ...	5,00
M. López, de Bar-s-Aube ...	10,00	J. Martín, de Sidney (Australia) ...	5,00
R. Pantin, de Colombes ...	10,00	TOTAL ...	36.792,19
Sec. P.S.O.E. de Méjico (tercer envío) ...	2.473,72		
— de la U.G.T. de Charleroi (2.º envío) ...	300,00		
— del P.S.O.E. de París (2.º envío) ...	113,00		
— de Perpignan (2.º envío) ...	102,00		
— de la S.F.I.O. de Aurillac (Cantal) ...	100,00		
— del P.S.O.E. de Nimes ...	80,00		
— de Tours ...	59,00		
— de Sochaux ...	50,00		
— de Burdeos (4.º envío) ...	50,00		
— de Aurillac (2.º envío) ...	50,00		
— de Prades ...	10,00		
— de Roquefort ...	10,00		
Lycée de Poitiers (élèves d'espagnol) ...	450,00		
R. Fernández, de Bessegues ...	25,00		
F. Fernández, de Bessegues ...	25,00		
J. Zapico, de Gap ...	10,00		
Francisco Saez, de Villeurbanne ...	10,00		
R. Muriana, de Villeurbanne ...	10,00		

Nota: En la lista Número 3, publicada el 3 de abril, apareció la Sección de Perpignan con la cantidad de 150,00 Frs. El detalle de los donativos es el siguiente:

Arcadio Martínez...	50,00 Frs.
Daniel Moreno ...	20,00 »
Juan Andrade ...	10,00 »
Pedro Caballero ...	10,00 »
Jacinto Albaolaza ...	10,00 »
Juan Caballero ...	10,00 »
Jerónimo Soler ...	10,00 »
Luis Romero ...	10,00 »
José Bella ...	10,00 »
José Ariza ...	10,00 »

Total ... 150,00 Frs.

En Ahlen

CONMEMORACION DEL 14 DE ABRIL

Los socialistas y ugetistas españoles en Ahlen (Alemania) organizaron un acto el 5 de abril, para conmemorar la República Española. Intervinieron los compañeros I. Sanchidrián, por las Juventudes Socialistas españolas, quien desarrolló el tema « La III República »; N. Sanchidrián, por el P.S.O.E., sobre « Política, Sindicalismo y Religión »; y M. Conde, por la U.G.T., acerca de « La República y sus hombres ». Presidió el acto el compañero E. Rocas, presidente de la Sección de la U.G.T.

S. R.



IMPRIMERIE SPECIALE
28 - 30 Rue Sainte
MARSEILLE 1er

On a interdit EL SOCIALISTA, nous vous rendons LE SOCIALISTE. Nous voulons simplement, en frères vous rendre un peu des moyens que l'on vient honteusement de vous ravir.

Georges BRUTELLE
Secrétaire général adjoint
de la S. F. I. O.

LE SOCIALISTE

HEBDOMADAIRE

Se ha prohibido EL SOCIALISTA; nosotros os devolvemos LE SOCIALISTE. Queremos sencillamente restituirlos, como hermanos, algo al menos de los medios que tan vergonzosamente os acaban de quitar.

Georges BRUTELLE
Secretario general adjunto
de la S. F. I. O.

La situación de la mujer en la vida profesional

Por Hilde Junker-Seeliger
Delegada de la Sección Femenina
en el Ejecutivo de la D.G.B.

Tanto en los países industrializados como en los países en desarrollo el progreso técnico ha traído consigo en todo el mundo convulsiones económicas y sociales y ha creado asimismo nuevas formas de convivencia en la familia y en la sociedad. Junto con las demandas de formación, libertad y democracia tales transformaciones han desquiciado los órdenes sociales establecidos y las concepciones acerca de la función del hombre en la sociedad. Todas las personas han sido integradas en este proceso. Pero las mujeres han sido más afectadas por él que los hombres. La función y la posición de la mujer en la vida económica, familiar y social se han transformado fundamentalmente más que las del hombre.

Las ideas trasnochadas sobre el papel de la mujer ya no se adecuan más, por tanto, a la vida real de la mujer. Por esta razón, en muchos países se realizan investigaciones e inventarios acerca de la situación social de la mujer. A título de ejemplo mencionaremos aquí el Informe-Kennedy de 1964 y la encuesta sueco-noruega de 1963 sobre la vida y el trabajo de la mujer, así como el informe de 1966 sobre la mujer en la profesión, familia y sociedad de la República Federal de Alemania.

Una constatación de este género, importante para todos los países, aportó también la Conferencia de la Organización Internacional del Trabajo en los años 1964 y 1965 al discutir y adoptar resoluciones sobre la situación de la mujer trabajadora en un mundo en cambio continuo. El fundamento de estas discusiones estuvo constituido por un análisis detallado de la Oficina Internacional del Trabajo acerca de la situación actual y de las tendencias del trabajo femenino en el mundo. Este análisis señalaba también las transformaciones que se manifiestan en todos los países, aunque en un grado distinto de intensidad.

Para el éxito de las labores sindicales es de importancia decisiva el conocer estas transformaciones y el tenerlas en cuenta en la representación de los intereses de la mujer trabajadora.

Mientras que antiguamente la actividad sindical tuvo que establecer principalmente, o asegurar, la protección de la mujer frente a la explotación, el cuidado de su salud, así como una protección especial sobre la maternidad, mientras que normas internacionales ayudaban en todo el mundo a crear seguridades sociales mínimas en favor de la mujer trabajadora, hoy es sobre todo necesario conseguir una consolidación de los intereses de la mujer más allá de la pura protección de los mismos, es decir, introducir o asegurar en favor de la mujer una posición y un trato equitativos en la vida profesional.

Las encuestas realizadas en los países antes mencionados y otros estudios de la misma naturaleza han probado un principio fundamental —válido desde hace decenios en el movimiento sindical internacional—, a saber: el principio de que el sexo del asalariado no debe constituir un motivo de trato distinto en lo referente a remuneración, formación, ocupación o ascenso profesional, no ha sido aún verdadera y completamente realizado por ningún país.

Por esta razón los esfuerzos por conseguir la realización de este principio no deben aminorarse. Todavía no han sido agotadas, ni con mucho, las posibilidades de influir también sobre la política social por el hecho de que los sindicatos creen en los campos de responsabilidad propia determinados modelos y de que las mujeres

participen aquí en todas las tareas y funciones. A la solidaridad sindical se le presentan en este punto tareas importantes. Esas tareas deben realizarse en los sectores típicos de política sindical, en la política tarifaria, educativa y de seguridades sociales, y establecer en favor de la mujer una posición equitativa. Pero también deben influir sobre el sector de política social y reducir cada vez más las diferencias jurídicas aún existentes así como los prejuicios y las discriminaciones.

En la República Federal de Alemania el informe del Gobierno federal acerca de la situación profesional, familiar y social de la mujer movió a los sindicatos a presentar una serie de reivindicaciones encaminadas a asegurar en favor de la mujer —especialmente de la mujer trabajadora— la igualdad de derechos garantizada por la ley y a ayudarla en el cumplimiento de las funciones a ella encomendadas.

Proposiciones correspondientes han sido hechas a la competente comisión parlamentaria. En la extensa comunicación de su parecer, la Confederación Alemana de Sindicatos demandó, entre otras cosas:

- una reforma del derecho familiar vigente, en el que todavía se dice que la mujer «posee el derecho de ejercer una profesión industrial en cuanto ésta sea compatible con sus deberes matrimoniales y familiares». Una disposición legal tal pone en peligro el derecho de la mujer —garantizado por la Carta Fundamental— de elegir libremente el sitio de trabajo. Por esta razón debe ser eliminada;
- investigar las causas de la pequeña participación de la mujer en grupos de profesiones orientadas a la técnica y hacer que desaparezcan medidas adecuadas;

— realizar una encuesta entre señoras y señoritas sobre la duración de los estudios y la disposición a la formación;

— estudiar los motivos de interrupción y vuelta al trabajo industrial;

— realizar una investigación acerca de los efectos producidos en los niños a causa del trabajo industrial de las madres o, respectivamente, de la inactividad económica de las mismas;

— presentar un informe sobre la importancia de la mujer en la economía nacional alemana.

Exigía además que se influyese decisivamente a fin de que la actividad económica de las mujeres sea juzgada con mayor acierto en la opinión pública. Ideas acomodadas a los tiempos acerca de la vida y del trabajo de la mujer constituyen una condición fundamental para que las mismas mujeres sepan valorar acertadamente su situación y posición actuales.

Para las mujeres trabajadoras ello constituye asimismo la condición para que acepten y reconozcan sus propias actividades, para que su destino de asalariadas las una a todos los asalariados restantes y para que ellas mismas busquen esos lazos de unión.

La menguada disposición de las mujeres a la organización se debe fundamentalmente a las concepciones tradicionales de la sociedad acerca del campo de actividades femeninas. Todas las investigaciones realizadas sobre el sector de vida femenina y todos los esfuerzos orientados al mejoramiento de la situación de la mujer constituyen, también por esta razón, un progreso político-social. Esas actividades son del todo acreedoras del interés y del apoyo de los sindicatos.

Vietnam: la guerre continue...

Le discours du président Nixon sur le Vietnam constitue la première grande déclaration relative à ses intentions politiques dans le conflit qui continue de se dérouler là-bas, malgré les négociations de Paris. Il était fondé d'annoncer qu'il ne contiendrait rien de spectaculaire. Dépouillé du faux idéalisme jacksonien, le discours du président Nixon, dans un style plus pragmatique et plus directe que celui de son prédécesseur, prolonge la politique inaugurée l'an dernier: guerre et négociation.

Comme cette guerre est toujours plus impopulaire aux Etats-Unis et que de larges masses s'impatientent de ne pas voir commencer le retrait des troupes — les U.S.A. maintenant ont eu treize-cinq mille morts au Vietnam — le président Nixon a tenu essentiellement à «travailler» l'opinion publique américaine afin de gagner du temps. Pour justifier la prolongation des combats, il a recours à cet argument de choix: il s'agit d'éviter que «les jeunes frères de nos soldats qui se battent au Sud-Vietnam n'aient pas, eux aussi, à combattre, à l'avenir, dans un autre Vietnam, quelque part dans le monde». En consacrant l'interdiction pour tous les peuples du tiers monde de procéder à une révolution sociale, au renversement de la propriété capitaliste?

«Oubliant» les responsabilités de l'administration Eisenhower-Dulles en 1955-1960 dans le déclenchement de la deuxième

guerre d'Indochine, M. Nixon va jusqu'à admettre: «Nous pouvons débattre en toute bonne foi la question de savoir si nous aurions dû entrer dans cette guerre.» Au fait, le vice-président des Etats-Unis à cette époque n'était-il pas M. Richard Nixon?

Un but inchangé

Toute la lecture du message présidentiel confirme que si les moyens mis en œuvre par les Etats-Unis ont changé, leurs buts de guerre n'ont pas changé, puisqu'il s'agit de «prouver... qu'un

Par Robert Falony

affrontement avec les Etats-Unis est coûteux et qu'il ne paie pas» et que toute atteinte aux intérêts de l'empire économique américain dans le monde se sanctionne par des années de guerre...

Dans une étude assez pessimiste parue dans «Le Monde diplomatique» (mai), Philippe Devillers écrit de même:

«Cependant, c'est à la table de conférence que les Etats-Unis cherchent maintenant à obtenir ce qu'ils n'ont pu arracher, sur le champ de bataille, en quatre ans d'un conflit d'ils ont lâché plus de bombes qu'ils n'en déversèrent naguère sur la Corée, le Japon ou l'Allemagne de Hitler.»

Si le F.N.L. maintient sa pres-

Refrán y sentencia

La sutileza en el lenguaje tiene la gracia juvenil de una reverencia palaciega. Fineza y maestría del verbo suenan al oído con un tintineo de cascabel garboso, de sonrisa rebuscada, de cristalino gotear de lluvia en el alféizar. Ay, de los tiempos idos con asomo de nostalgia. Farsa y culteranismo. Gentilhombres de la Corte que esgrimían la pluma con un gesto de desgaire, sonriente el ademán y pronta la réplica. Fecundos hidalgos y caballeros de fina y veloz espada que con la misma y soberana elegancia escribían madrigales que expedían infieles. Perspicaces ironías de un juego de palabras, de charadas, que en los labios de una dama son acurnia y valimiento, no licencia para asalto de cualquier maledicente. Castidad y romanticismo con menudos pecaditos que abuelve el confesor más rollizo ante la puerta. Devoción encopetada. Alambicados requiebros. Sonrisas abanicadas. Principes a caballo y aristócratas cornudos en calesa. Ay, de los ayes del mundo. Dejad que grite el populachos. ¿Volverán los viejos tiempos?

Los pretendientes a monarca bien quisieran... Pero el populacho, que ni es monárquico ni maldita la gracia que le hace la monarquía, harto de escurribandas dialécticas y empapado de sudor trágico, dice que en vez de ajustarse a lo pulcro en el lenguaje, es preferible hacerlo a lo pulcro en la conducta. Y dándole la razón a una verdadera personalidad diplomática española oculta bajo camisa de estameza y pantalones de pama, viejo labriego de nuestra tierra ibérica, de manos sarmentosas y aguda filosofía, repite —no sin cierta malicia y poca reverencia— lo mismo que ha venido diciendo durante estos treinta puñeteros años: «A pesar de lo que empujé, insurrectos, no se ha hecho la miel para la boca del asno.»

¿Que la continuidad dramática del régimen es la tabla de sal-

vación para la Monarquía? ¿Que el naufragio es jubilación? Ya lo sabe el pueblo, que a eso de saber no le gana nadie. Y sin embargo no presume de literato, porque como a nosotros el estilismo le viene y nos viene ancho. Habla y obra a la pata llana, sin diti-rámicos trucajes de nuestra expresiva lengua, que cuando se emplea con sencillo ingenio no necesita disimulo, porque lo mismo confirma lo substancioso, que fulmina lo vano, que estigmatiza con su rechifla lo ridículo.

Por ello, haciendo caso omiso del mirriñaque que desfigura la forma, prefiere la credencial de la libertad de pluma en el trasfondo. Si no es lagotero, tampoco es mendigo, ni envidioso, aunque envidiado, porfiado y sincero. No sabe hacer cucumanos, pero tampoco dice hipocresías. Ni académico enunciado, ni contentadizo tardío. ¿Estamos?

Porque anda por ahí cada peatón con camisa almidonada y amanerado decir, amanuense de su profesión, que sirviendo de correvedile al régimen ha trocado la negra pechera franquista por un flamante peto real y nos habla con grandes circunloquios y destreza de docto y pomposo escribano, de ciertas «legitimidades», «instauraciones», «restauraciones», «reinstauraciones», llegando a asegurar con aplomo de un cinismo aterrador que lo que tenemos ahora es «una República monárquica»; que el régimen «viene de una República» y de lo que se trata es de preparar para el futuro «una Monarquía republicana». Y para ello sacando del arca de los truenos las grandes invocaciones, dice que «es la hora de los sacrificios, de las responsabilidades históricas, de la grandeza personal».

¡Cuánto bombo! Para decirle a don Juan que la Historia y el carcelero cierran la puerta de retreta por lo que no hacen falta tantas licenciaturas ni tantos relinchos; que ya el pueblo y la República le dieron la estocada hace treinta y ocho años cabales.

Aquí somos más sencillos porque estamos menos azucarados, quizá por eso de que legos en conjuras llamamos las cosas por su nombre sin hermosear lo feo con adornos ni encendajas.

El régimen es una dictadura. Viene de una convulsión. La convulsión de un alzamiento. El alzamiento dre una traición y la traición es un DELITO a la legalidad debida. El resto son fuegos fatuos que desgraciadamente para España se alumbran en la combustión de tantos asesinados.

La continuidad dramática del franquismo está repartida equitativamente y por igual equilibrada entre la devota iglesia de ayer y el ejército conspirador. Los dos hicieron suya la misma fórmula, la misma divisa y parecido dogma. «A Dios rogando y con el mazo dando.» Que le devuelvan la voz al pueblo y veremos lo que pasa. Porque en la República, el repúblico es hombre representativo. Ello equivale a facultad reconocida y legalmente instaurada mediante referenda popular porque es la «vox populi» la que manda y la que el repúblico interpreta. Y aquí no valen subterfugios, ni sutilezas de lenguaje, ni devociones, ni requiebros, ni reverencias palaciegas.

Pero quienes han vivido de espaldas al pueblo y en consecuencia de espaldas a las realidades históricas españolas, están obligados, tal vez por instinto de conservación, a prolongar la tragedia.

Piensen —y es en lo único que aciertan— que el día que España tenga oportunidad les pondrá la punta del pie en las posaderas después de repetirles como el atrevido labriego, «que no se hizo la miel para la boca del asno».

Vicente GALL

(Pasa a la pág. 7.)